

Michel Labbé

LA LUNE,
VOUS L'AVEZ PEUT-ÊTRE
DÉRANGÉE

Couverture : Kouvertures.com

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-3737-4

© Michel Labbé, 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Blogue : MICHEL-LABBE.IGGYBOOK.COM

Courriel : legodendar@hotmail.com

« Eau, tu n'as ni goût, ni couleur, ni arôme, on ne peut te définir, on te goûte, sans te connaître. Tu n'es pas nécessaire à la vie : tu es la vie. »

Antoine de Saint-Exupéry

EN 2057, l'Ochtapas, une station orbitale géostationnaire servant de prison pour les plus dangereux criminels condamnés par la Cour suprême internationale (CSI) et construite par l'Ingénierie spatiale (IS) s'est écrasée sur la Terre lors d'une inversion de son champ magnétique. Quelques membres de l'équipe assurant la garde, le commandant Virgil Johnston, le lieutenant Ariel Bovio, la capitaine et la médecin Kella Iouriev [You-rièv] ainsi que moi-même, Billy Dexter, le simple soldat surnommé, le « Drummer boy » du fait que j'étais journaliste et attaché de presse de l'Armée unifiée (*Unified Army*) pour l'hebdomadaire *The Galactic Messenger* (Le messenger galactique), purent survivre par cryogénie grâce à nos « sarcofrost », des sarcophages ultra-hermétiques qui s'éjectaient au moment de notre entrée dans l'atmosphère après avoir exécuté le code enclenchant un processus d'évacuation d'urgence irréversible. Un parachute à ouverture automatique s'ouvrant à 10 000 mètres du sol assurait l'atterrissage ou l'amerrissage de notre « cercueil volant ».

Selon la trajectoire que la station avait empruntée au départ dans sa chute lorsque le câble en nanotube de carbone qui la retenait au sol s'est rompu, nous aurions dû arriver quelque part dans le sud-ouest des États-Unis d'Amérique dans une région désertique de la Californie ou de l'Arizona et où la vallée de la Mort ne put jamais être aussi bien désignée pour les êtres humains ! Enfin, c'est ce que nous allions avoir le bonheur de vérifier si l'Éternel nous accordait une augmentation de notre « limite de vie ».

Au lieu de cela, et cinquante années plus tard jour pour jour, en nous fiant au cadran placé sur le dessus de la porte du sarcofrost alimenté par une pile à énergie solaire, nous nous sommes retrouvés dans un *redécoupage* géographique hétéroclite habité par divers clans irlandais et écossais, en se basant sur l'étymologie de leur nom, qui étaient revenus à l'époque du Moyen Âge dans l'esprit et la manière de vivre à un endroit appelé, Crystal Brook's (ruisseau de cristal), la seule source d'eau potable, d'après ce que nous avons pu entendre d'eux, à des milliers de kilomètres à la ronde, et il va de soi très convoitée, bien que leur croyance nous semblât exagérée.

Le CANT (Conseil des anciens de la nouvelle Terre), une sorte de monarchie élective, veillait à la bonne marche des choses. En cas de conflit et de litige entre les clans, une princesse du nom de Gaëla, désignée à l'unanimité par ceux-ci, prenait les décisions et prononçait les sentences. Cependant, notre réveil et notre découverte par eux à un moment où celle-ci avait été violée et assassinée, loin d'être le rêve d'un luxuriant « jardin d'Éden », devinrent plutôt le pire cauchemar auquel nous étions loin de nous attendre, du fait que nous fûmes considérés dès les premiers instants comme suspects de cet odieux meurtre qui méritait la mort par le feu sur un nouveau bûcher : la Cage de fer. Ironie de la chose pourrait-on dire, ces *demeurés* tellement empressés de nous exécuter ne s'étaient même pas rendu compte de notre couteau, quoique pas évident, parce que rengainé à l'arrière de notre botte, bien qu'ils aient pu le voir et qu'ils s'en soient contrefoutus, sûrs de la rapidité de leur jugement.

Comme nous n'étions pas les coupables, il y avait donc encore des méchants. Qui étaient-ils ? Des prisonniers de notre « Tôle spatiale » avaient-ils survécu ? Non, c'était impossible. Sauf peut-être parmi ceux qui étaient acheminés

par l'Andromède, la nacelle de l'ascenseur spatial, lors de la rupture du câble, même si les chances étaient minces.

Une chose cependant nous apparaissait comme une certitude depuis notre capture en amont de la région où nos « cercueils-frigidaire » s'étaient posés : une large faille avec d'un côté la terre de couleur rouille identique à celle de la Californie – ou de l'Île-du-Prince-Édouard du Canada qui sait ! – en raison de l'oxyde de fer qu'elle contenait et qui au contact de l'air lui donnait cette particularité ; de l'autre, du gneiss lewisien, parmi les plus vieilles roches du monde et propre à la géologie de l'Écosse, qui date de l'Archéen, c'est-à-dire d'il y a plus de trois milliards d'années, montrait bien que les continents s'étaient fragmentés et déplacés violemment dans ce cataclysme d'une ampleur inouïe. Des débris épars, comme celle d'une enseigne Pepsi-Cola à moitié enfouie dans le sol que l'on avait pu distinguer, attestaient indubitablement l'existence de notre monde moderne. Pour cela, si ce voyage « cosmocryogénique » nous avait rendus dingues, nous n'avions pas perdu notre précieuse mémoire. Néanmoins la grande question qui cognait de plus en plus fort l'enclume de notre raison au fur et à mesure que nous nous rapprochions de notre terrifiant sort : où étions-nous ? Notre interrogatoire par cet inexorable « Tribunal de l'Inquisition » qui marquait déjà notre mort au fer rouge allait-il nous en révéler un peu plus avant que ces lance-flammes à travers le grillage sous nos pieds de cette sinistre Cage de fer s'allument d'un seul clic plein gaz. La foule qui s'était amassée tout autour, murmurait et attendait fébrilement comme s'il s'agissait d'un match de baseball. Finalement, un triumvirat s'approcha de nous. Le plus grand avec sa barbe broussailleuse et ses cheveux éméchés se tourna vers le peuple et cria en élevant les bras :

— Silence !

Revenant face à nous, il se présenta.

— Je m'appelle Etar et je représente les clans des McGregor, McCormack et McMillan. J'exerce le métier de forgeron et j'en suis très fier. Les deux autres qui m'accompagnent sont Berach et Kyle.

« *Hé ! les McDonald de mon enfance sont-ils toujours là ?* » me suis-je dit dans mon "FORT intérieur". On serait au moins mort de rire en brûlant !

Il nous toisa de son regard étriqué.

— Qui êtes-vous ?

Comme il se devait, le commandant prit la parole.

— Je suis le commandant Virgil Johnston de l'Armée unifiée. Dans l'ordre à partir du premier à ma droite : le lieutenant Ariel Bovio, la capitaine Kella Iouriev et le soldat Billy Dexter. Nous ne vous voulons aucun mal. C'est par erreur que nous avons atterri dans votre contrée et nous sommes sincèrement désolés d'avoir troublé la paix de votre communauté.

— D'où venez-vous ? reprit le chef des clans.

« *Ouf ! Comment allez-vous leur expliquer une telle chose commandant... à part un beau mensonge... sinon nous sommes cuits !* »

— Eh bien... ça peut vous sembler difficile à croire, mais nous venons du Ciel pour vous prévenir d'un grand danger.

Le pêcheur et marchand de poisson, Berach – l'odeur montait jusqu'à nous on ne pouvait pas se tromper ! – très suspicieux, demanda :

— Lequel ?

— Des plus redoutables criminels. Capable de tout pour arriver à leur fin. De véritables démons sortis de l'Enfer.

« *Bravo ! Bravo ! Bravo ! Ce n'est pas complètement faux ! Tout à fait génial commandant !* »

— Vous voulez dire, les Wild Water (sauvages de l'eau), ces pirates qui cherchent à s'emparer de notre source d'eau pure en enlevant nos femmes et nos enfants ?

— Hum... s'ils correspondent à ce que je viens de vous décrire, ça pourrait être eux.

— Ça pourrait être eux... qu'en penses-tu Kyle, ricana le chef des clans.

« *Merde !* »

— Il a hésité. Sa parole n'est pas sûre. Il ment ! Ils viennent de l'ancien monde ! Brûlons-les ! cria-t-il avec fureur.

Tout le peuple enchaîna et se mit à vociférer de la même manière avec force :

— ILS MENTENT !! QU'ON LES BRÛLE !!

— Non ! Vous vous trompez ! riposta Johnston.

Etar fit un geste de la main et la foule s'apaisa.

— Dans ce cas, pourquoi votre ami à côté de vous est-il tout en sueur et tremble depuis qu'il est là ?

— Il est très malade. Il a une forte fièvre et il aurait besoin d'être soigné, lui répondit notre capitaine-médecin d'un regard qui scalpait son visage.

— Je n'en crois rien ! Vous venez de l'ancien monde et vous ne nous apporterez rien de cette époque maudite ! Nous ne voulons plus de vos machines, industries, manufactures, banques avec toute votre société matérialiste de production et de consommation qui ont détruit ce qui avait de plus beau dans l'homme et la femme : le travail et la famille ! C'est pour ça que nous devons vous brûler ! martela le forgeron et chef des clans.

À cette étape fatidique, j'étais prêt à mourir dans l'honneur.

— Vous n'avez pas le droit de nous condamner de cette manière ! Nous n'avons commis aucun crime qui mérite un tel châtiment ! Comment pouvez-vous parler de la beauté du

travail et de la famille et nous faire subir un si horrible supplice ? Il doit bien avoir quelqu'un de sensé parmi vous ! réclamai-je de toutes mes tripes.

Pressé d'en finir, il secoua la tête.

— Bon, assez discuté.

Puis il commanda à l'homme qui s'était déjà avancé, portant le kilt écossais avec cornemuse à l'épaule et sous le bras :

— Fillan, le chant de la rédemption.

— Le chant de la rédemption... murmurai-je, essayant de me souvenir.

Le joueur de cornemuse, lissa de ses doigts sa moustache drue, puis nous fixa, impassible.

— Que Dieu ait pitié de votre âme, car vous allez maintenant mourir par le feu.

Après il mit la bouche à l'instrument qui fit retentir les premières notes de l'*Amazing Grace* que nous reconnûmes, il va sans dire, avec beaucoup plus de peine que de joie.

— Nous allons tous mourir n'est-ce pas, souffla le lieutenant Bovio.

— Je ne sais pas encore, répondit Johnston.

— Voyons commandant, comment pouvez-vous dire cela ? nous allons mourir, c'est certain, dis-je.

L'ironie de notre capitaine-médecin ne fut jamais meilleur remède.

— *Médium* ou bien cuit... « Je ne sais pas encore » !

Le commandant riota.

— Quand je fus appelé au combat pour la première fois, celui que l'on souhaite être le plus réel et le rude possible jusqu'à l'extrême limite de notre résistance physique et psychique, moi et cinq membres de mon unité furent capturés dans cette guerre au Myanmar (Birmanie). Après interrogatoire, nous fûmes placés en ligne pour être exécutés à

l'arme automatique. Jamais de toute ma vie je ne crus être aussi près de la mort. Soudain, la terre se mit à trembler violemment et s'ouvrit du côté des soldats du peloton d'exécution qui tombèrent dans la crevasse. Nous profitâmes du désordre général et de la poussière soulevée par le séisme pour fuir hors du campement communiste et marcher dans la jungle jusqu'en Thaïlande où nous pûmes rentrer à la base par hélicoptère. Donc, oui, « Je ne sais pas encore » tant que ces lance-flammes ne m'auront pas chauffé le derrière !

Pur *adon* ou miracle, le cornemuseur achevait sa prestation, que l'un d'eux arriva en clamant :

— Les Wild Water viennent vers nous !

Par ricochet, le chef du triumvirat beugla :

— Tout le monde à la forteresse !

Panique et affolement général allaient-ils jouer en notre faveur ? nous l'espérions. Car un moine tonsuré avec bure à capuche marron et cordon à la taille, accompagné d'un nain avec trousseau de clés en fer forgé à sa ceinture restèrent là, immobiles et sans trop se soucier de ce qui se passait. Quand leurs congénères furent suffisamment éloignés, ils avancèrent vers nous.

— Je m'appelle Brunon, dit-il d'une voix posée, je ne crois pas que vous êtes coupables du viol et du meurtre de la princesse Gaëla, ni de quoi que ce soit qui mérite la mort.

Le commandant nous parla d'un regard furtif.

« *Qu'est-ce que je vous avais dit* »

— Merci mon père. Vous nous sauvez la vie.

— Remercier plutôt le Dieu tout-puissant qui m'a conduit jusqu'à vous.

Se tournant vers le nain, il lui ordonna :

— Numba, ouvre la porte de cette cage et libère ces gens de leurs chaînes.

— Oui, père.

Quand nous fûmes sortis, le religieux nous remit une gourde d'eau en peau de bouc avec un sac de chanvre contenant un pain de seigle et une meule de fromage et nous prodigua ce conseil.

— Prenez la direction de ces montagnes là-bas, dit-il en nous les montrant du doigt, et fuyez le plus vite possible vers Cor Unum (un seul cœur), la cité du CANT protégé par les Orok (gardes du Haut Monde). Là seulement vous pourrez être en sécurité et obtenir des soins pour votre ami. Vous devrez emprunter la Nothing Valley (vallée de rien) pour vous y rendre. Soyez vigilants, car il y a des bêtes féroces qui l'habitent.

Glissant sa main dans une poche de son habit, il sortit un papier parchemin plié en trois et cacheté de cire.

— Vous leur remettrez cette lettre. C'est très important. C'est en quelque sorte votre sauf-conduit. Elle ne doit pas tomber entre les mains des Wild Water ou autres mercenaires. Car ils abondent et ils sont prêts à tout pour obtenir ce qu'ils veulent.

Le nain comprit le danger de notre habillement.

— Père, il vaudrait mieux qu'il camoufle leur apparence.

— Il a raison. Par cette rue, à la sortie de notre village juste avant d'emprunter la Nothing Valley, il y a notre abbaye Saint-Blane, et comme plus personne n'y sera, entrez ; vous y trouverez des bures de différentes tailles, comme celle que je porte, dans la grande armoire de la chapelle. Revêtez-vous-en pour éviter de trop vous distinguer.

— Très bien. Mais vous, où irez-vous pour vous protéger de ces pirates qui déferleront bientôt sur votre village ? demanda d'un air soucieux le commandant.

— N'ayez crainte, moi et Numba avons notre cachette secrète. Allez ! Que Dieu vous garde ! ajouta-t-il avant de nous quitter.

Nous partîmes de notre côté sans plus attendre dans l'abstrait de cette nouvelle Terre, comme ces gens l'appelaient, et avec le doute encore, malgré un certain nombre d'évidences accumulées depuis notre réveil : est-ce bien elle (la Terre) ou une autre planète ou pire un mélange des deux ? Très sincèrement, moi qui avais habité sur la base lunaire 45 jours terrestres, même si ce lugubre paysage de *pics* et de cratères se ressemblait au point de s'y confondre et s'y perdre en étant momentanément privé de communication et d'appareils de repérage, j'aurais préféré celui-ci, tellement l'autre s'annonçait comme un puzzle de mille pièces qu'on aurait lancées vers le haut d'un seul coup pour le laisser retomber pêle-mêle. Ce qui allait se confirmer très vite dès notre arrêt à cette abbaye et l'autre géographie des lieux que nous allions découvrir par la suite après quelques heures de marche.

Quand je me suis engagé dans l'UA (*Unified Army*) c'était bien parce que je savais que je servais sous les ordres du commandant Virgil Johnston. On le disait, différent et exceptionnel, et c'est ce qui m'avait attiré dans son unité. Il était le genre de gars qui malgré son caractère rétif, parfois revêche même et pas très commode surtout lorsqu'il avait bu un verre de trop, possédait comme une intelligence que je qualifierais de sixième sens capable de sentir et prévoir par une déduction cursive ce qui était le mieux à faire ou à ne pas faire. Ajouter à cela l'aura protectrice de ses deux mètres et vous étiez en état d'apesanteur, peu importe la situation dans laquelle vous alliez vous retrouver. Le plus drôle, et là vous n'allez peut-être pas me croire, il ne tolérât pas que nous invoquions le nom de Dieu en vain. Avec lui, pas de juron et encore moins de blasphème, si vous ne vouliez pas vous retrouver en quarantaine dans l'obscurité glaciale de ce module de la « ferrailleuse » SSI (Station spatiale internationale). En effet, « la vieille » comme on l'appelait, ne s'était pas laissée chuter aussi facilement qu'on l'avait cru et se moqua de ses concepteurs qui firent une *grosse* bourde lorsqu'ils voulurent l'écrabouiller sur la Terre. L'un des 15 modules de la SSI échappa à l'opération et resta en orbite.

Ces yeux perçants bleu clair, une coloration propre du vin de bleuet artisanal de son père peut-être, associés à son regard d'aigle, suffisaient pour vous faire comprendre de ne pas relancer la balle. Quand les gens le voyaient venir vers eux pour la première fois avec sa carrure de char d'assaut, ses cheveux poivre et sel en brosse et son large front qui attestait avec honneur qu'il avait bel et bien été au FRONT de l'implacable réalité de la guerre en raison d'une cicatrice au-dessus de l'œil droit qu'il portait plutôt avec fierté, ils pouvaient légitimement se demander, vu sa déambulation de

pieds plats en plus qui cachait benoîtement le champion de kickboxing qu'il était, est-ce Frankenstein ou Robocop ? En réalité, sous cette carapace de crabe d'acier, se terrait un être sensible au cœur d'or. D'ailleurs, c'était pour cela qu'il avait été affecté à la surveillance de première ligne de la prison spatiale. Une sorte de punition pour avoir refusé de tirer sur un bouclier humain de femmes et d'enfants mit en place par le groupe de radicaux communistes indochinois TOTASIA à Rangoon au Myanmar afin de faire reculer toute une élite de soldats sous son commandement dans une zone stratégique jugée cruciale pour la prise de contrôle d'une usine de fabrication d'ogives nucléaires. Mais là, face à ce revirement que ses supérieurs ne pouvaient prévoir dans la mutation de cet insoumis qui avait écorché davantage leur amour-propre que le lustre des étoiles sur leurs épaulettes, il devenait sans contredit le meilleur choix dans ce scénario post-apocalyptique.

N'ayant comme vêtement fourni par notre bienveillante agence de voyages dans un compartiment extérieur de nos cercueils-frigidaire une combinaison en fibre de bambou de Gillemann et une paire de bottes en métal tissé jusqu'au mollet avec une semelle de caoutchouc qui pouvait garder la chaleur émise par le corps et tempérer le froid venant de l'extérieur, nous étions heureux d'avoir pu les conserver, même si leur couleur anthracite nous rappelait que notre peau était passée à un cheveu d'être de la même teinte.

Cependant, vu la limite du budget déjà dépassée dans ce projet BELARUS, le concepteur du sarcofrost, nous ne disposions que d'un couteau de survie avec lame tranchante d'un côté, et de l'autre en dent de scie, camouflée dans la partie haute de la botte du pied droit derrière le mollet dans une gaine en peau de squalé placée entre l'enveloppe extérieure et intérieure de la confection isolante pour parer à

notre éventuelle survie – comme de vrais boy-scouts finalement ! Avec le supplément particulier d’une épingle à cheveux en argent pour Kella Iouriev accordée à sa requête.

QUI ÉTAIT Kella Iouriev.

Connaître son pays vous permettait de mieux l'estimer, dirais-je d'emblée.

Comme journaliste et voyageur, ayant vécu quelques années et pris femme en Russie, j'en connaissais, disons, plus que « Heirloom » – l'ordinateur de l'Ochtapas.

Les Russes aiment accueillir des invités et ont du plaisir à rendre visite à leurs amis. Des tables couvertes avec générosité sont le principal attribut de ces rencontres. Même si vous êtes invité pour une tasse de thé, il faut ne pas manger avant la visite – les Russes ont l'habitude d'étaler devant les invités presque toutes les provisions qu'ils peuvent trouver chez eux, y compris de la nourriture faite à la maison. Il n'y a rien de plus offensant pour une hôtesse que de voir une table vide au beau milieu d'une assemblée.

En Russie, il n'est pas dans l'usage de rendre visite à des amis les mains vides. Même s'il ne s'agit pas d'un anniversaire, mais d'une rencontre amicale modeste, il faut obligatoirement apporter quelque chose. Cela peut être un gâteau, des bonbons, une bouteille de vin ou une barre de chocolat pour les plus jeunes membres de la famille. Le cadeau lui-même n'est pas important ; ce qui est important, c'est le fait de sa présence, sinon vous pourriez passer pour un avare – et je ne m'étais jamais senti tel quand ça m'est arrivé !

Les Russes ont l'habitude de cracher au-dessus de l'épaule gauche, si un chat noir a traversé la route ; ils frappent sur du bois pour ne pas perturber leurs plans, et ils ne sifflent pas dans une maison pour ne pas rester sans argent. S'ils re-

tournent dans une chambre, ayant oublié quelque bagatelle, ils doivent impétueusement se regarder dans le miroir avant de sortir. Selon eux, pour qu'un voyage soit heureux, il faut rester assis quelques secondes en silence avant de se mettre en route.

Les étudiants ont leurs propres présages : ne pas couper les cheveux durant la session d'examen ; à minuit, la veille d'un examen, appeler la chance à haute voix, en agitant le carnet de notes par la fenêtre ; pendant un examen, il faut mettre une pièce de cinq roubles sous le talon. On croit que ces manipulations doivent garantir de bonnes notes. Bien sûr, il faut regarder ces présages avec une certaine ironie.

L'amitié est une chose très importante pour les Russes. Un vrai ami leur est parfois plus proche qu'un membre de leur famille. Les notions de dévotion, de fidélité des amis ne sont pas des paroles vaines pour beaucoup de Russes. Une vraie amitié peut commencer à l'école ou à l'université et rester jusqu'à la fin de la vie. Ils ne sont pas habitués à dissimuler leurs idées. La plupart d'entre eux ont leur propre avis sur un grand nombre de sujets – à partir des méthodes de la cultivation de la courgette jusqu'à la politique étrangère de la Maison-Blanche (avant la mise en place de la Gouvernance mondiale).

Les Russes n'ont pas l'habitude de sourire sans raison, et surtout de cacher une mauvaise humeur ou des problèmes derrière une mine joyeuse. Ceci n'est pas sincère, dans l'opinion de plusieurs d'entre eux. Dans les lieux publics, ils tendent à garder une expression concentrée. Mais dès qu'un homme russe se trouve parmi ses collègues, ses amis ou ses proches, il se « transforme » tout de suite dans le plus souriant homme du monde, et parfois on ne cesse de rire et de blaguer.

La beauté des femmes russes est bien connue partout dans le monde. Natalia Vodyanova, Maria Charapova, Anna Kournikova et d'autres célébrités d'origine russe sont des preuves vivantes de ce fait.

En Russie – et plus qu'ailleurs – il existe une attitude particulière envers le beau sexe. On leur cède la place dans un transport en commun, tient la porte pour les laisser passer, leur donne la main pour aider à descendre d'une voiture. Une telle courtoisie n'est pas considérée comme une atteinte sur l'indépendance des femmes ou un dénigrement de leurs compétences en affaires. En revanche, regarder fixement des femmes inconnues dans les lieux publics, leur faire la cour de manière pressante ou leur siffler dans le dos serait un affront.

Les bains en Russie, c'est un genre particulier de passe-temps pour des compagnies tant masculines que féminines. On croit que le bain purifie le corps et l'âme. Les Russes vont aux bains non seulement pour se laver, mais aussi pour communiquer avec des amis et des collègues. Le rite de bain inclut le choix d'une compagnie convenable, le processus du lavage lui-même et le séjour dans la salle de vapeur – plus long est le séjour, plus sain et plus fort d'esprit est l'homme. Après la salle de vapeur, il est d'usage de plonger dans un trou dans la glace ou une piscine avec de l'eau glacée.

Chaque année, la Russie célèbre plus de 50 fêtes publiques – en commençant par les fêtes nationales et religieuses jusqu'à des fêtes professionnelles et des anniversaires (et on la disait « sous dictature » ...)

Le Nouvel An est la fête la plus importante et favorite des Russes – avec un sapin de Noël, des cadeaux, de longs festins dans le cercle de famille et des feux d'artifice magnifiques. Les principaux attributs du Nouvel An en Russie sont le bon père Noël et sa petite-fille – la Fille de neige, du

champagne, du caviar, de la salade « Olivier », le carillon de l'horloge du Kremlin et les félicitations télévisées du chef de l'État et aussi le visionnage obligatoire de la comédie soviétique « l'ironie du sort ».

En Russie, Noël est la deuxième plus grande fête (après les Pâques) fête des chrétiens orthodoxes. Elle est célébrée dans la nuit du 6 au 7 janvier – alors qu'en Occident c'est le 25 décembre. À la veille de Noël, les Russes décorent leurs maisons, préparent des festins. Il est aussi d'usage de jeter le sort : les jeunes filles célibataires espèrent d'apprendre les noms de leurs fiancés. On croit que les prédictions de Noël sont les plus vraies. De fait, moi-même, invité par Kella – mariée et pas capitaine à ce moment-là – à fêter Noël avec sa famille et quelques-unes de ses « amies célibataires » à Saint-Petersbourg : je tombai sous le charme de l'une d'elles, Miléna Oussilov. Hormis, la drill subito pour Kella, elles ne se distinguaient de leurs corps élancés à la peau soyeuse – qu'on pouvait prendre pour des jumelles – que par leur taille : 1,75 m (5,9 pi) Kella ; 1,70 m (5,7 pi) Miléna.

Ce n'est un secret pour personne que les femmes russes soient parmi les plus belles au monde. Alors, quel est le secret de leur beauté ?

Bien savoir prendre soin de sa peau ne suffit pas pour être belle : le climat et la génétique jouent également leur rôle.

Dans les pays occidentaux, le photovieillissement est classique, autrement dit, le vieillissement prématuré de la peau dû à son exposition au soleil. Ce n'est absolument pas caractéristique du climat russe, ce qui explique que la peau des femmes russes conserve son tonus plus longtemps – sans trop penser à ce risque de sénescence accélérée “aléatoire” de notre cryogénie.

Par ailleurs, les températures estivales et hivernales rendent la peau plus élastique et fraîche. Voilà pourquoi les

peintres russes peignaient toujours les femmes russes avec de belles joues roses. Enfin, le peuple russe est un mélange de plusieurs sangs. Les guerres et les déplacements de population ont mené à des brassages des populations. Les enfants de mariages interethniques sont nés renforcés et plus beaux.

Les scientifiques ont démontré que la différence fondamentale entre le type slave et le type européen ou asiatique résidait tout d'abord dans le fait que le Slave a une peau plus épaisse, avec un tissu cellulaire sous-cutané plus résistant. Et plus la peau est épaisse, plus les rides apparaîtront lentement.

Les touristes étrangers sont séduits pas seulement par la beauté naturelle et le type slave des femmes russes, mais aussi parce qu'elles savent prendre soin d'elles.

Dans les rues de n'importe quelle ville russe, vous serez probablement surpris de voir autant de filles en jupe ou en robe, avec un maquillage et une manucure parfaite. En Russie, les femmes prennent soin d'elles, et pas seulement à l'occasion, quand elles en ont le temps : elles en ont fait une mode de vie.

L'une des raisons est la grande concurrence qui règne. Par exemple en Allemagne, en Autriche ou au Japon, pour 100 femmes, il y a environ 90 hommes. Alors qu'en Russie, il n'y a que 88 hommes pour 100 femmes. En outre, en Russie, un homme vit en moyenne moins qu'une femme. L'espérance de vie est de 58,8 ans pour l'homme contre 72 ans pour la femme.

La variété des filles slaves est énorme. L'aspect et les caractéristiques personnelles visuels diffèrent selon la région. Les régions du nord du pays sont principalement habitées par des femmes blondes, à la peau et aux yeux clairs. Ceux des régions du Sud sont riches en beautés brunes et bronzées avec des yeux noirs magnétiques et un caractère

impressionnant. Les cheveux longs, épais et brillants, sont souvent associés aux filles russes. Les teintes de couleurs rose et pêche de leur visage s'expliquent par une peau fine et douce avec une circulation sanguine active en dessous.

Cependant, il y a des centaines d'années, elles n'avaient pas à se soucier de leur santé et de leur apparence générale, car le pays dans lequel elles vivaient était doté de ressources et enrichissait leur corps avec des aliments de haute qualité, les minéraux nécessaires, les vitamines essentielles, etc. Elles tiraient leurs pouvoirs de leur mère patrie et c'était l'époque de ces beautés de conte de fées folkloriques avec des tresses épaisses, des joues roses et des yeux profonds et larges.

Malheureusement, la réalité des temps modernes a changé le monde au-delà de toute reconnaissance. Nous avons eu des catastrophes naturelles, des guerres et des maladies. Nous avons dû nous adapter aux nouveaux changements. Il semble que les femmes russes ont réussi dans cette affaire. Kella Iouriev, capitaine et médecin, appartenait aux traits et caractéristiques physiques de la région du nord de la Russie. Cependant, elle était beaucoup plus que cela. Ses connaissances en plusieurs domaines comme la biologie et la paléontologie, pour ne nommer que ceux-là, jointes à sa dextérité de chirurgienne et d'experte dans le maniement des armes, y compris celui de l'épée, sans oublier sa faculté de mémoire extraordinaire et sa beauté féminine de ses 39 ans nullement altérée par les deux merveilleuses filles, Irina et Anja, qu'elle avait mise au monde, faisaient des trois hommes que nous étions, forts et fiers de leur virilité, des « spéci-men » ayant le sentiment d'« êtres » incomplets.

Restée veuve après le décès tragique de son mari, Andrei Loukianenko, pilote de chasse et cosmonaute, lors d'un accident avec sa voiture suspectée de sabotage, il va de soi

et comme il se doit qu'elle ait notre respect, et ce, malgré le lien d'amitié entre elle et moi. C'était par ailleurs la raison pour laquelle, moi plus que mes deux compagnons, j'évitais de l'appeler que par son prénom, sauf pour régler une situation ou une nécessité seul à seul. L'inverse était possible de par son grade de capitaine en m'appelant Dexter et même par Drummer boy. Kella, soupçonnée par la Gouvernance mondiale d'avoir détruit le composé d'une solution vaccinale qui visait à réduire la population de l'Afrique et de l'Asie, avait été rétrogradée de médecin-chef ou première officière de l'infirmerie de la base lunaire « Glory Terminal » (Borne de gloire) à médecin subalterne de l'Ochtapas. Avec elle, peu importe l'urgence médicale ou chirurgicale pouvant survenir pour l'un d'entre nous, nous savions qu'elle ferait tout, voire l'impossible, pour nous garder en vie.

Jusqu'ici, les événements s'étaient déroulés tellement vite que nous n'avions pas encore vraiment réalisé le bonheur ou le malheur d'être en vie avec son recueil d'espoir et d'afflictions. Mais là, dans cette plaine déserte où nous marchions, une vidange du cœur allait tous nous faire le plus grand bien. J'ouvris le bal.

— Commandant, avez-vous une idée de l'endroit où l'on peut être ?

— Pas la moindre espèce d'idée. Rien qui vaille, Drummer boy, laissa-t-il tomber d'une humeur sombre.

— Parce que je crois avoir bien reconnu la forteresse vers laquelle ces habitants se dirigeaient tout à l'heure.

— Eh bien vas-y, ne nous prive pas plus longtemps de cette nouvelle fraîche.

— C'est le château d'Édimbourg. La ville, enfin ce qui en reste, doit son nom au roi Edwin de Northumbrie, de là, Edwinesburgh – « la forteresse d'Edwin ».

— Es-tu sûr de ce que tu dis, sinon je commencerai à croire qu'il y en a un autre qui fait de la fièvre ?

— Oui. J'ai eu l'occasion de l'admirer et de le visiter lors d'un voyage au Royaume-Uni. C'est lui, il n'y a aucun doute dans mon esprit. Bien qu'il puisse avoir subi de sérieux dommages. Car ce village, comme nous avons pu le voir, vit en presque totalité dans des habitations souterraines de tourbes et de pierres taillées. On pourrait croire à la contrée des Hobbits de Tolkien, avec cette différence que les gens sont d'une taille normale.

— Dexter, petit cachotier, sourit Kella.

— Dans ce cas, nous serions quelque part en Écosse sans y être non plus... c'est dingue, boita le lieutenant fiévreux qui se contentait d'écouter la conversation.

— Tout à fait, enchaîna Johnston, car nous nous trouverions presque à mi-chemin entre les 50 et 60 degrés de

latitude nord et à quelques degrés ouest du méridien de Greenwich. Un grand coup de balançoire. Nous aurons peut-être la réponse au-delà de ces montagnes. Parce que si c'est bien le château d'Édimbourg, où est la ville... engloutie sous les eaux ?

— Bah, c'est possible, je ne sais pas, dis-je, désorienté.

Le lieutenant, expert en génie aérospatial et mécanique, malgré son état, n'avait rien perdu de l'excellente vue qui le caractérisait.

— Il y avait « Inchcolm Abbey » de gravé sur une pierre quelque peu enfouie dans le sol et en partie recouverte de mousse verte près de l'entrée. Est-ce que ça vous dit quelque chose ?

— Oui, et c'est plutôt incroyable ! m'exclamai-je, arrêtant la marche, l'esprit complètement chaviré par la nouvelle. Pourquoi n'en avoir rien dit avant lieutenant ?

— J'ai cru que vous l'aviez vue et que ça n'avait pas d'importance puisque le moine avait plutôt parlé de « l'abbaye Saint-Blane » bien que je n'y eusse rien vu de ce nom nulle part.

— Non, je ne l'ai pas vu, dit Johnston, également surpris.
De même, Kella.

— Non. Hormis cette inscription en latin au-dessus de l'entrée.

— Moi non plus. Bien que j'aie eu une impression de déjà-vu de cette abbaye. Mais là, ça me revient... et avec l'endroit où elle se trouve à présent, je me rappelle mieux l'inscription. « Puisse cette demeure se dresser jusqu'à ce qu'une fourmi mette à sec la mer fluide, et une tortue fasse le tour du monde » quoi de plus exact ! Elle était sur une île avant ! m'esclaffai-je, mes compagnons me regardant d'un air hébété.

Comme il me savait farceur.

— Sans blague. Tu es arrivé à te souvenir d'un truc pareil, me dit le commandant en étirant un sourire.

— Oui, tout à fait, et cela s'appelle la mémoire. Comme journaliste, elle m'a poussé à la cultiver quand je dois retenir ce qu'on me transmet oralement sans que je puisse l'écrire.

— Il est fort, notre Dexter. J'espère pouvoir te démontrer la mienne quand elle part en vrille, rajouta Kella d'un clin d'œil.

— Oh, mais ce n'est pas tout, capitaine Iouriev.

— Vas-y on t'écoute, me dit le lieutenant que la fatigue obligea à s'asseoir par terre.

— Sa fondation remonterait au règne du premier roi d'Écosse, Alexandre 1^{er} si je ne m'abuse, soit vers le début du XII^e siècle. Après un naufrage, il aurait échoué sur la rive et ce serait abrité dans la mesure occupée par un ermite. L'abbaye a été tout d'abord une sorte de bâtiment dirigé par un Ordre de prêtres, dont le nom m'échappe, chanoines je crois, qui devint ensuite une abbaye. L'île fut attaquée un siècle plus tard par les Anglais, et l'abbaye abandonnée lors de la réforme protestante au XVI^e siècle. Elle a été depuis utilisée dans des buts défensifs, bénéficiant d'une position stratégique importante au milieu de l'estuaire du Firth of Forth, là où elle devrait être, et dont le nom en gaélique écossais veut dire « fleuve noir » comme vous le savez peut-être déjà.

— Bravo pour le cours d'Histoire, soldat, me dit le commandant, j'espère qu'on aura autant de chances à retrouver notre coin de pays et nos familles. Pour l'instant, il nous reste un sacré bout de chemin à parcourir, je crois, ajouta-t-il, avant de reprendre notre marche – et en cachant toujours ce tracas qui semblait l'accabler, pour ne pas dire tourmenter, à l'intérieur de lui-même, et qu'il refusait de parler, bien que nous soupçonnions qu'il fût d'ordre familial.

Famille, le mot venait de faire secrètement une douloureuse incision. Bien sûr, nous savions dans quoi nous nous engageons en acceptant ce boulot spatial. Sauf que là, après 50 ans d'hibernation, c'est nous qui étions en vie hantés par l'idée que certains de nos proches pouvaient très bien exister encore. Seulement, où étaient-ils et comment les retrouver ? J'essayais d'imaginer dans ma tête mon fils, Jaden, qui venait d'avoir 12 ans et ma fille, Chani, qui en avait 7 quand je les ai vus pour la dernière fois et qui aurait respectivement 62 et 57 ans alors que j'avais toujours mes 37 ans au lieu de la réalité de 87 ans, un an de plus que ma femme Miléna, s'ils étaient tous vivants. Sauf que dans le cas du commandant, exception faite de son unique fils, Alaniel, même si le « centenaire » était plus fréquent grâce à l'avancée de la médecine, il était plus improbable que sa femme soit toujours en vie. Même chose pour le lieutenant. Quant à Kella, elle ne pouvait espérer que ses deux filles. Un deuil lourd qu'il nous fallait larguer à travers nos plus beaux souvenirs. Nous étions le premier jour du mois de novembre 2107.

NOUS CHEMINIONS, silencieux, et avant d'aller plus loin ou « toujours plus loin » comme on se plaisait à nous le redire à l'école d'aérospatiale, où en est la colonisation de l'espace ? Où sont les voyages interstellaires qu'on nous avait promis ? Parce que là, tout ce qui monte doit redescendre, et bienvenue dans une galaxie près de chez vous... notre bonne vieille Terre reconfigurée !

Revoyons les « bonnes nouvelles » en cette matière.

En moins d'un siècle, nous sommes passés du moteur à explosion au moteur magnéto-plasmique, nous avons découvert l'antimatière et nous sommes capables de la contrôler. Hier, nous voyagions d'une capitale à l'autre en train ou en bateau, aujourd'hui on peut y aller en avion supersonique. On a marché sur la Lune et demain on explorera Mars, disait-on quand je suis arrivé en ce monde du 3^e millénaire le 25 janvier 2020.

Le coût, l'encombrement et les performances des composants électroniques suivent la même évolution : les prix diminuent de moitié tous les deux ans selon la loi de Moore et une tendance, militaire, voudrait que cela diminue ainsi tous les 15 à 18 mois.

Ainsi, dans les années 1960, un mégaoctet (1 million d'octets) de mémoire coûtait 1 million de dollars. Au tournant de l'an 2000 il coûtait moins de 20 \$ et aujourd'hui ça ne se vend plus, car pour ce prix on vous offre... 10 GB (10 milliards d'octets) de mémoire !

Les mémoires des ordinateurs doublent de capacité tous les deux ans tandis que le poids de l'électronique embarquée

a chuté d'un facteur 10 en l'espace de 30 ans. Un ordinateur des années 1960 tient à présent à l'aise dans le processeur d'un *smartphone* ! (téléphone intelligent)

Sur ces prouesses technologiques se greffe le prix des charges utiles. En l'an 2000, la mise en orbite d'un kilo coûtait entre 12 et 30 000 dollars selon l'agence et les moyens utilisés.

En 2015, avec les nouveaux lanceurs plus performants et moins chers, ce prix varie entre 4 100 (fusée Falcon 9v1) et 10 500 dollars (fusée Ariane V). S'il y a une génération l'espace se vendait à prix d'or et était réservé aux grandes nations, aujourd'hui il devient accessible au secteur privé.

Mais cela reste encore bien plus cher que les 700 \$ le kilo calculé en 1978 par le physicien américain Peter J. Vajk.

L'exploration spatiale demeure très onéreuse et les missions toujours à risque. En revanche, cette aventure incite les constructeurs à mettre au point des technologies toujours plus performantes et des systèmes d'un poids plus faible ou plus compact à budget constant.

Toutes ces considérations permettent déjà d'estimer la masse d'un vaisseau destiné à l'exploration du centre de la Galaxie, un objectif très ambitieux, mais bien à l'image de l'idée qu'on se fait du voyage interstellaire.

Ainsi que nous l'avons vu, Daedalus (vaisseau interstellaire) qui permettrait d'atteindre le centre de la Voie lactée en une quarantaine d'années pèse 54 000 tonnes soit 18 fois plus que la fusée Saturn V – dont 450 tonnes sont consacrées aux moyens de survie individuels (nourriture, eau, etc.)

Les projets les plus ambitieux envisagent de construire en orbite des vaisseaux interstellaires pesant 10^{40} tonnes, poids nécessaire pour effectuer une exploration de la Voie lactée à

vitesse relativiste compatible avec l'espérance de vie humaine !

Il y a enfin les projets démesurés de G. San qui imaginent des colonies spatiales de 20 km de longueur et 12 km de diamètre capables de traverser la Voie lactée à 900 km/s...

Bien sûr, sur papier, de tels projets ne demandent pas beaucoup de ressources, juste un peu d'imagination. Mais ces auteurs ont souvent laissé de côté un problème majeur du vol spatial, celui des accélérations ; on ne pilote pas du tout une fusée Saturne V ou une navette spatiale comme un vaisseau interstellaire !

Le pilote d'un vaisseau spatial de la taille d'une navette ou d'une fusée peut subir des accélérations violentes de quelques g [gravité] pendant quelques secondes. Équipé d'une combinaison pressurisée, avec de l'expérience, il peut subir ces désagréments quelques minutes si nécessaire.

En revanche, il n'est pas question de faire subir le même traitement à une station orbitale comme ISS (*International Space Station* – SSI (Station spatiale internationale) au risque de la démanteler en quelques minutes. Encore moins à un vaisseau interstellaire mesurant 1 km de long et pesant des milliards de tonnes ou pire, à une colonie spatiale d'O'Neill dont la masse avoisine une dizaine de milliers de milliards de tonnes dans le cas de « Rama » ! (l'immense vaisseau cylindrique du roman de science-fiction d'Arthur C. Clarke)

Comme le précise Clarke – j'ai lu, page 111 – une simple accélération de 0.02 g soit 0.2 m/s^2 , autrement dit quasiment insignifiante à notre échelle, produit des effets multipliés par mille sur une structure aussi massive, au point de produire des vagues pouvant peut-être dépasser plusieurs centaines de mètres de hauteur ! Malgré sa faible intensité, une telle